

Souvenir d'un enfant de 7ans lors de l'expulsion de 1940
aujourd'hui âgé de 87ans

Au courant de l'été 1940, les bruits circulaient que les habitants de la vallée de la Seille seraient tous expulsés et remplacés par des habitants Allemands. Mes parents commencèrent alors à cacher les choses les plus importantes dans des lessiveuses. Les récipients furent enterrés dans les écuries ou dans le jardin la nuit, afin qu'aucun intrus ne s'aperçoive de rien. Une famille habitant rue du Limousin, au retour en 1945, a découvert leurs récipients vides. Mon grand-père a eu, au dernier moment, l'idée de mettre dans une de ses lessiveuses, une décoration qu'il avait reçu de son oncle. Celui-ci était parti aux Indes, avant la guerre de 1870, travailler chez un Maharaja comme ingénieur pour la construction de routes et au moment de revenir en France il fut décoré de la plus haute distinction. Cette décoration je la garde soigneusement, mais hélas tous les écrits furent perdus pendant la guerre.

Le 14 novembre 1940 vers 8 heures, les Allemands envahissent le village pour avertir la population de préparer 20 kg de bagages et 200 francs et qu'elle allait être expulsée vers 11 heures. A l'heure dite un premier convoi de 6 camions est arrivé, environ 75 habitants sont conduits à la gare de Metz marchandises pour y être embarqués dans le train n° 17 pour une destination inconnue. Dans le deuxième convoi le reste de la population soit environ 80 habitants sont aussi conduits à la gare de Metz marchandises pour y être embarqués dans le train n° 22 pour une destination également inconnue. Sont restées à Pouilly les familles de cheminots :

(Kieffer – Lejaille – Lorrain – Schneider – Crolbois et nous-même) plus 3 autres familles.

Mon oncle Paul Tailleur, employé comme directeur des grainetiers Simon Louis Frères rue d'Asfeld à Metz, était envoyé par sa direction à Bruyères le Châtel près de Paris à la maison mère pour faire le bilan d'exploitation. Il lui a été impossible de revenir à Pouilly. Son épouse, sa fille et mon grand-père durent se débrouiller seuls, ils sont partis dans le deuxième convoi. Par la suite mon oncle a fait une demande de "laissez-passer" pour pouvoir franchir la ligne de démarcation qui séparait le nord et le sud de la France. Celle-ci lui a été refusée.

Au bout de deux mois ma cousine, 17 ans et fille unique, a attrapé un empoisonnement du sang, elle fut dirigée sur un hôpital à Limoges, mais malheureusement les Allemands, la veille, ont réquisitionné tous les médicaments. Par suite de manque de ces médicaments elle décède le lendemain. Son père pour pouvoir venir à son enterrement devra se cacher au fond d'un camion, dans une boîte en carton, pour passer la ligne de démarcation.

Au matin du 21 novembre deux Allemands se présentent chez nous, en avertissant ma mère de préparer 20 kg de bagages et 200 francs, celle-ci leur répond que son mari est au travail à la gare de Metz ville et qu'elle ne peut rien faire seule. Aussitôt ils sont partis chercher mon père en moto pour le ramener à Pouilly. Pas le temps pour lui de faire la remise de service ni de dire au revoir à ses collègues. Entre temps ma mère en a profiter pour cacher quelques billets dans la doublure des manteaux. Mon père étant membre du Souvenir Français du canton de Verny a été dénoncé aux Allemands.

Nous voilà partis en camion à la gare de Metz marchandises pour, nous aussi, une destination inconnue. C'est alors que mon père nous a dit : si le train passe par la gare de Novéant ce sera vers la France. A notre grande satisfaction le train passa par Novéant. Alors le visage des voyageurs se trouvant dans notre voiture commencèrent à se décriper.

A Lyon le train a fait un arrêt de deux heures. Les cheminots de la gare passèrent dans les voitures invitant les voyageurs, s'ils souhaitaient prendre des nouvelles de leurs parents ou de leurs amis, d'aller à la gare où un bureau était installé avec plusieurs personnes pour nous

renseigner. C'est là que mon père apprit que le premier convoi des Pouillerots sont montés dans le train n° 17 à destination de Lourdes, quant au deuxième convoi, le train n° 22, il partait à destination de Limoges.

A cette occasion il a aussi appris que Madame Leufroi a été emmenée d'urgence dans une maternité de Langres pour y accoucher. Le père et ses deux enfants ont dû rester dans le train jusqu'à Limoges. Vous pouvez penser dans quel état d'esprit l'accouchement a dû se faire. Au bout de deux heures notre train repart pour Saint Gaudens, ville située à une trentaine de kilomètres de Toulouse. A la sortie de la gare des autobus attendaient pour nous emmener dans les différents villages. Nous avons été logés dans une belle maison secondaire. Au bout du troisième jour, mon père se présenta au chef de gare de Saint Gaudens qui le renvoya à l'arrondissement de Toulouse, après maintes discussions le chef de bureau lui proposa la gare de Lourdes qu'il accepte avec joie sachant qu'il y avait des gens de Pouilly dans cette ville.

Le lendemain après l'entretien avec le chef de gare de Lourdes, il descendait la rue de la gare pour aller à la Mairie demander un logement. Quel ne fut pas sa surprise de rencontrer son beau-frère qui se promenait. Celui-ci lorsqu'il l'aperçut a cru rêver et il n'en croyait pas ses yeux car il pensait que la famille Clausse était toujours à Pouilly.

La vie à Lourdes n'a pas toujours été facile, au début comme nourriture c'est rutabagas ou topinambours. Il fallait se débrouiller, ma mère, tous les mardis, allait par le train à Nay (ville située à 30 kilomètres entre Lourdes et Pau) chercher de la viande sans ticket chez un boucher originaire de la région de Metz installé dans cette ville, il fournissait les lorrains. Les jeudis elle prenait également le train pour Juillan (village situé à 20 kilomètres entre Lourdes et Tarbes) pour récupérer beurre et œufs. Plus tard lorsque j'ai eu 10 ans c'était moi qui l'ai remplacé. Les autres jours elle allait dans une ferme située à trois kilomètres de Lourdes où un oncle y travaillait pour récupérer des pommes de terre, des carottes etc... Cet oncle est resté après la guerre à travailler chez ce paysan. Il est mort à Lourdes et enterré au cimetière de cette ville.

Pour faire cuire les aliments ou pour se chauffer on avait droit à seulement vingt-cinq kilos de charbon par mois. Mon père ayant récupéré un vieux vélo, pendant ses jours de repos, allait chercher du bois dans la forêt située à environ trois kilomètres. Il prenait quatre à cinq sacs qu'il attachait, au retour, sur le porte bagages, sur la barre transversale et sur la selle du vélo. Sur la route c'était une procession de gens qui se ravitaillaient en bois.

A Lourdes il y avait deux écoles de garçons, une laïque et l'autre tenue par des frères en soutane, mais ils n'avaient pas le droit de dire la messe ni de donner des sacrements (une sorte de diacre d'aujourd'hui). Dans cette école deux classes ont été créées pour les Alsaciens et les Lorrains. La première classe comprenait le cours préparatoire et élémentaire, la seconde le cours moyen et supérieur. Nos deux instituteurs, très jeunes, étaient Lorrains.

Tous les lundis matin il y avait la levée du drapeau et le samedi vers seize heures la descente. On était réunis avec les Lourdais en rangs au milieu de la cour et on chantait "Maréchal nous voilà !

*Une flamme sacrée
Monte du sol natal
Et la France enivrée
Te salue Maréchal etc..."*

Pas de Marseillaise. Lorsque les troupes Françaises ont débarquées sur la côte d'Azur nos instituteurs, après la descente du drapeau le samedi soir et après avoir rechanté :

"Maréchal ...", nous ont fait entonner le chant "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ..." sous les yeux ébahis des frères. Mais le lundi matin plus d'instituteurs, on n'a jamais su où ils étaient, soit arrêtés par les Allemands soit partis au maquis. Les filles étaient dans plusieurs salles d'un hôtel réquisitionné par la Mairie pour poursuivre leur scolarité.

Le retour à Pouilly s'est fait le 11 mai 1945 avec joie. A l'arrivée nous avons vu notre maison encore debout dans un triste état, elle était percée d'un trou d'obus, à l'intérieur tout a été pillé même les serrures des portes ont disparues. Il a fallu repartir de zéro.

Par contre les cheminots, restés à Pouilly, ont été déportés dans l'année 1943 en Allemagne pour travailler dans les usines d'armement.

Pour finir une histoire qui aurait pu se terminer dramatiquement. A Lourdes il y avait la Wehrmacht qui occupait un hôtel boulevard de la grotte et les SS un hôtel près de la gare. Un soir du mois d'août, ils fêtaient une fête, les fenêtres ouvertes. Un imbécile a eu l'idée de vouloir jeter une grenade quadrillée par la fenêtre, heureusement celle-ci tombe dans la rue brisant les portes et fenêtres. Fini la fête, en un instant les rues se sont vidées et les magasins fermés. Mais les Allemands ont attendus le train d'ouvriers qui revenait de Tarbes à 19 heures. Ils firent un tri en faisant monter les Alsaciens e les Lorrains dans un camion et en laissant partir les Lourdais. Ils voulaient prendre vingt-cinq otages pour les fusiller. L'Evêque de Lourdes alla trouver l'Officier Allemand pour discuter avec lui. Heureusement il n'y eu pas de mort ni de blessé chez eux. Celui-ci, fervent catholique et ne voulant pas faire couler le sang dans ce sanctuaire donna l'ordre de libérer tous les ouvriers le soir même.

Récit de M. CLAUSSE Louis habitant de POUILLY